

En dépit (ou à cause) de certains désaccords avec lui ici exprimés, nous dédions ce numéro à Claude Lévi-Strauss, fascinant héritier de Marcel Mauss, qui fête cette année son 90^e anniversaire, et qui est à l'origine de tout ce qui s'est pensé d'intelligent en France depuis cinquante ans.

PRÉSENTATION

par Alain Caillé

Malgré les espoirs placés par les révolutions marxistes dans le remplacement des stimulants matériels par les stimulants moraux, percevoir une rémunération symbolique n'a rien d'exaltant; pour le sens commun, est symbolique ce qui vient à la place de la réalité, et qui se révèle être moins qu'elle.

Pourtant, s'il est une découverte mille fois réitérée et partagée par de multiples strates de l'intelligentsia française depuis un siècle, c'est bien celle de la nature symbolique de la réalité sociale. Pour elle, le symbole est plus réel et plus vrai que la réalité même. On connaît la fortune de ce thème dans la tradition psychanalytique revisitée par Lacan. On sait comment il inspire nombre de débats actuels sur la perte des « repères symboliques » (pour ne pas dire, à la Lacan, des heureux pères symboliques) que risquent de nous faire subir la procréation médicalement assistée, le possible clonage des êtres humains, l'avènement de la réalité virtuelle ou l'extension de la possibilité du mariage aux homosexuels. On sait comment ce discours puise de profondes racines dans l'insistance mise par l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss sur la « fonction symbolique ». C'est de C. Lévi-Strauss [1996, p. xxxii] écrivant « les symboles sont plus réels que ce qu'ils symbolisent », que nous reprenons d'ailleurs le titre de cette livraison¹. On a en revanche trop oublié comment C. Lévi-Strauss emprunte ici directement à Marcel Mauss, le véritable inventeur de l'usage moderne de la notion, et comment c'est sur ce terrain que Mauss avait amené l'École française de sociologie de son oncle Durkheim à son plus haut point d'aboutissement, en faisant converger les notions de sacré, de religion ou de représentation vers le concept central de symbolisme.

Curieusement, venu de la religion puis de la philosophie jusqu'à la sociologie pour y recevoir son élaboration décisive, le concept l'a ensuite largement désertée pour gagner les rives de l'ethnologie puis de la psychanalyse et de la littérature anciennement d'avant-garde. Du symbolisme, les sociologues contemporains ne veulent plus guère connaître, si l'on met à part l'interactionnisme symbolique américain qui n'entretient avec le symbolisme maussien et lévi-straussien que des rapports incertains. Peut-être parce

1. Il ajoute : « Le signifiant précède et détermine le signifié », comme si cette seconde formulation était l'équivalent exact de la première. C'est du moins ainsi que Jacques Lacan l'a interprétée. Or, d'une proposition à l'autre, il n'y a aucune conséquence logique.

que livré aux sectes intellectuelles et au jargon cryptique, écartelé entre les chapelles et les disciplines, le concept est devenu peu à peu inintelligible, et voué à tous les obscurantismes.

Pourtant en effet, les hommes ne font société et ne deviennent sujets que liés par des symboles. La tradition française a raison. Mais pour bien comprendre la grandeur de sa découverte, encore faut-il en rassembler les fils brisés et se mettre d'accord sur l'idée même de symbolisme. C'est ce à quoi s'essaie le présent numéro de *La Revue du MAUSS semestrielle*.

BRÈVE HISTOIRE D'UNE NOTION

Suivons un instant le fil de la très éclairante petite étude consacrée par Daniel Fabre [1996] à l'histoire de la notion de symbolique. Présentée dans un recueil consacré à l'histoire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, elle a le grand intérêt de montrer à quel point cette notion s'est trouvée au cœur de ce qui s'est produit de plus novateur dans les sciences sociales à la française depuis soixante-quinze ans. À juste titre, D. Fabre fait remonter l'usage moderne du concept à la conférence prononcée par Marcel Mauss devant la Société de psychologie en 1924, sous le titre de « Rappports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie ». Tentant de surmonter l'opposition durkheimienne de l'individu et de la société, tendant la main aux psychologues, Mauss y parle à maintes reprises du « symbole », de « l'activité symbolique » et même du « symbolique », « qu'il substantifie », note D. Fabre [p. 229]. Notons quant à nous que 1924 est également la date de parution de l'« Essai sur le don » dans *L'Année sociologique* [1923-24, tome I] et posons tout de suite la question autour de laquelle gravitera une partie de ce numéro : si l'invention du don anthropologique est contemporaine de celle d'un nouvel usage, interdisciplinaire, du terme de « symbole », n'est-ce pas parce que ces deux notions sont parfaitement coextensives — les deux faces d'un même ensemble complexe ?

Car usage nouveau, il y a bien, poursuit D. Fabre en observant que « cette perspective [...] prolongeait Durkheim tout en le dépassant singulièrement » [p. 231]. Le symbole maussien « est comme un mécanisme capable de produire des chaînes associatives [...] il opère communément, dans le groupe qui le produit et le manipule, comme un embrayeur du discours, comme une source de « commentaires », c'est-à-dire de gloses, non infinies mais relativement libres sur sa signification » [p. 230]. Avant d'inspirer l'ethnologie française, vingt ans plus tard, la notion va d'abord féconder ce qu'on pourrait appeler l'« anthropologie historique maussienne », illustrée par trois œuvres majeures : celles de Marcel Granet [1919-1982 ; 1934-1968], Louis Gernet [1968], celle du Marc Bloch des *Rois thaumaturges*² [1968]. Groupe auquel il faut

2. Ce livre est publié pour la première fois en 1924 lui aussi, mais D. Fabre n'hésite pas à le rattacher au « programme de recherche » partagé par M. Mauss, M. Granet et L. Gernet. Programme qui consiste, au fond, à suivre « tous les fils d'un réseau ».

drait rattacher Ignace Meyerson, inventeur, dans les années cinquante, d'une « psychologie historique » délibérément placée sous l'égide de Mauss. Et le maître revendiqué, ajoutera-t-on, de Jean-Pierre Vernant.

Mais, à la même date, s'invente également le structuralisme qui, à en croire Claude Lévi-Strauss, constituerait à la fois le prolongement naturel de l'invention maussienne du symbolisme, son parachèvement et son dépassement. On sait à quel point pendant près de trente ans, les sciences sociales à la française s'identifieront à ce projet d'abord esquissé par Lévi-Strauss³. Autour de 1970, observe D. Fabre, pour certains membres de la VI^e section de l'École pratique des hautes études, « l'unification des sciences humaines autour du projet sémiologique est un objectif possible » [p. 241]. Qu'on songe seulement à la notoriété des œuvres de Vladimir Propp, Roland Barthes ou Algirdas J. Greimas. Et ajoutons, pour compléter le tableau, deux auteurs eux aussi inscrits dans la continuité lointaine de Mauss : Pierre Bourdieu, dont le concept d'*habitus* emprunte directement à Mauss et qui pose, dans son sillage, que les « formes symboliques [...] les structures cognitives doivent être considérées comme « des structures sociales incorporées » ; et Françoise Héritier qui, en explorant le domaine du symbolisme des substances naturelles — sang, lait, sperme, etc. — et en articulant symbolisme et nature, ouvre à la notion de symbole un champ très différent de celui de Lévi-Strauss.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

L'histoire peut sembler triomphale. De M. Mauss à P. Bourdieu, F. Héritier, en passant par C. Lévi-Strauss, J.-P. Vernant ou M. Détiennne, et tant d'autres aussi prestigieux, que de chemin parcouru ! Il est malheureusement permis d'y lire aussi l'histoire d'un échec. La profusion même de l'héritage l'indique assez : la clarté de l'inspiration initiale s'est singulièrement obscurcie au point que chacun ne voit plus le symbolisme qu'à sa propre porte. Quel rapport entre le symbole lévi-straussien, lacanien, barthien, benvenistien, saussurien, bourdieusien, héritierien ou legendresque⁴ ? Bien malin qui le dirait. Y-a-t-il même un rapport ? Sait-on encore de quoi on parle ? Ce n'est pas toujours sûr tant la notion de symbole, sorte de *mana* à l'usage de l'intelligentsia française, est devenue l'objet de toutes les cacophonies et des profondeurs illusoire. Loin de nous la tentation de conclure qu'en raison de l'hétérogénéité de la postérité, il conviendrait de la faire passer aux oubliettes comme si rien d'important n'avait été produit. Toutes ces œuvres comptent, assurément. Reste, et c'est l'intuition centrale qui

3. Et, si on ne le sait pas, on se reportera à la très utile *Histoire du structuralisme* de François Dosse [1991-1992].

4. L'œuvre de Pierre Legendre, au carrefour de la psychanalyse, de l'histoire du droit et de l'anthropologie, doit ici être signalée en effet car elle est sans doute celle qui fait de la notion de symbolique un des usages les plus systématiques.

commande ce numéro, qu'on ne peut se défendre du sentiment que si la notion de symbolisme est devenue si immaîtrisable, c'est parce que quelque chose de l'inspiration maussienne initiale s'est perdu, qu'il importe de retrouver au plus vite si l'on veut en effet s'opposer efficacement à la déferlante rationaliste et cognitiviste qui a pour elle, au moins, le souci de ne pas éluider systématiquement les clarifications conceptuelles.

Quelque chose de perdu ? Mais quoi ? mais pourquoi ? Pour commencer à le deviner, il suffit d'imaginer à quels obstacles devait nécessairement s'affronter une pensée vivante du symbolisme. Après avoir cité Granet, Gernet et le M. Bloch des *Rois thaumaturges* comme les principaux accompagnateurs du programme maussien, D. Fabre observe, désabusé : « Chacune à sa manière, les œuvres que nous avons retenues ont donc glissé dans une pénombre relative ou, du moins, se sont trouvées encloses dans le canton de leur spécialité au point de ne pas figurer, immédiatement et ensemble, comme fondatrices d'une anthropologie du champ symbolique » [p. 235]. Par nature, on le constate, une pensée du symbolisme, qui est une pensée de ce qui unit de manière transversale les plans apparemment disjoints de la totalité sociale empirique, doit rester hermétique et irrécupérable par toutes les formes de pensée disciplinaire. Le symbolisme, celles-ci doivent le manquer totalement. Mais il est une autre manière de le manquer, partiellement cette fois, c'est de ne s'intéresser qu'à la seule forme — abstraite de surcroît ; à l'abstraction de la forme — de l'union transversale. Et d'en manquer ainsi à coup sûr la chair, aurait dit M. Merleau-Ponty, qui avait sans doute placé trop d'espoirs dans le structuralisme naissant. Car c'est bien dans ce défaut, en effet, qu'est tombé largement le structuralisme aussitôt qu'il a posé que le signifiant précédait, voire remplaçait le signifié, et que, du même coup, on pouvait se dispenser de s'intéresser à l'activité, à la lutte concrète des hommes concrets. Et quand certains courants de pensée d'inspiration structuraliste veulent, en plus, faire discipline ou école, on peut s'attendre à ne plus rien comprendre.

Si nous voulons à nouveau nous entendre, il devient donc urgent de nous remémorer la tradition qui est celle de l'histoire intellectuelle française. Particulièrement riche mais en voie d'obsolescence faute de se bien comprendre elle-même et de connaître son histoire. Cette histoire où — qu'on nous pardonne de paraître donner de l'encensoir, ce qui est à mille lieues de nos intentions — Mauss joue un rôle absolument central. Le travail à accomplir est immense. Il suppose la réunion de multiples talents et compétences. Nous ne prétendons ici qu'en signaler la nécessité et rassembler à cette fin quelques modestes pierres. Encore trop éparses, mais dont nous espérons qu'elles suffiront à donner à d'autres le goût de continuer. Sur un domaine aussi vaste et insaisissable par nature que celui du symbolisme, il serait particulièrement illusoire de prétendre rassembler de manière univoque et bien ordonnée les diverses contributions qu'on va lire. Chacune révèle un des pans du problème. Mais il ne sera sans doute pas inutile de dire un mot de l'ordre de présentation des textes qui nous a semblé le moins mauvais. Il fera che-

miner le lecteur en quatre étapes, à moins que ce dernier ne préfère musarder et prendre des chemins de traverse, ce à quoi nous l'autorisons avec une grande magnanimité.

LA QUESTION DU SYMBOLISME ET SES ENJEUX

a) *De M. Mauss au structuralisme*

Le mieux nous a semblé être de partir du travail de redécouverte du rôle central de la notion de symbolisme chez Mauss mené, de façon séparée mais convergente, par Bruno Karsenti et *Camille Tarot* ces dernières années. De ce dernier paraîtra en janvier prochain une monumentale (mais particulièrement lisible) et indispensable étude de l'usage de la notion de symbolisme de Durkheim à Mauss. Gageons qu'elle fera date. Nous extrayons d'un de ses chapitres (chap. 32) une présentation particulièrement claire de la conception maussienne du symbolisme, que nous faisons précéder d'un important fragment de la préface à son ouvrage rédigée par *Alain Caillé* qui peut se lire comme une sorte de seconde présentation de ce numéro. *Lucien Scubla*, auteur d'une récente [1998] somme particulièrement éclairante sur Lévi-Strauss rappelle et discute les ambiguïtés liées à la conception lévi-straussienne de la fonction symbolique, et plaide pour la prise en compte de l'hypothèse girardienne. Du même chapitre du livre de C. Tarot, nous extrayons une discussion, très mesurée et balancée, des rapports entre M. Mauss et Lévi-Strauss. Et complétons ce premier bloc par la séduisante tentative menée par *Denis Duclos* de classer à partir de la distinction lacanienne du réel, de l'imaginaire et du symbolique, les diverses prétentions au savoir et à la science affichées par les sciences humaines.

b) *Du structuralisme à M. Mauss — Retour*

Ces divers textes ont en commun, à un titre ou à un autre, de discuter du symbolisme (ou du symbolique...) et/ou de Mauss, dans la perspective de la « révolution structuraliste » passée. Les trois suivants, raisonnant largement hors structuralisme, entendent renouer plus directement avec l'inspiration de Mauss lui-même en examinant certaines des traductions du mot symbole auxquelles le structuralisme ne songe pas. Ou pas assez. C'est ainsi que *Roberte Hamayon*, forte de sa connaissance sans égale du champ mongol et chamanistique, montre comment se plier à la religion, accomplir les rites, c'est jouer. Symboliser, c'est jouer. Pas de symbole sans jeu, et réciproquement. Son texte est, croyons-nous, essentiel, puisqu'il renoue les fils non seulement avec Marcel Mauss, mais avec l'*alter ego* de Mauss, l'historien *Huizinga* [1972], resté sans postérité depuis sa reprise à la fois éclairante, systématisante et un tantinet affadissante par *Roger Caillois* [1967]. *Alain Caillé*, pour sa part, explore l'hypothèse de la réversibilité entre le concept de don et le concept de symbole — les termes médiateurs étant les concepts d'association et de politique. C'est cette même piste que parcourt,

un peu différemment, *Jean-Luc Boilleau*, en débouchant sur des conclusions très voisines. À lire ces trois textes, on voit s'esquisser une sorte d'équation, de prime abord déroutante, et qu'on pourrait écrire — symboliquement bien sûr — ainsi : symbole = F (don) = F (jeu) = F (association) = F (le politique) = F (symbole).

LE SYMBOLISME EN ACTES ET EN AFFECTS

Mais peut-être aurait-il fallu être plus concret. Montrer en action la force du symbolisme plutôt que de s'enfermer dans l'histoire des idées ou dans des jeux de définitions que certains lecteurs pourraient juger trop scolastiques. À ceux-là, qui désirent aller droit à la chose même — mais qu'est la chose sans le symbole qui la désigne, justement? — on conseillera de commencer par la seconde partie. Ils constateront alors avec *David Le Breton*, qui a déjà tant écrit sur ces questions, à quel point ce qui chez nous semble le plus naturel, le plus « réel » donc, les émotions, les affects, est de part en part informé et traversé par le symbolisme. Avec *Marianne Mesnil* et *Vintilă Mihailescu*, puis avec *Julien Rémy*, ils observeront comment l'univers du symbolisme (des rites) est aussi celui de la rivalité pour donner des symboles, des apparences. Apparences de profusion, apparences séduisantes, etc. Avec *Ivaylo Ditchév*, ils verront comment il est possible, et séduisant, de se donner une caractérisation idéaltypique de la modernité et de ses deux grands accoucheurs — le libéralisme et le communisme — en la présentant comme l'inversion du régime symbolique traditionnel dans lequel il n'était permis d'accéder à la jouissance que par le détour de la satisfaction de la jouissance de l'autre. Que se passe-t-il lorsqu'on devient soi-même, ou aspire à devenir, son autre privilégié? Peut-être la séduction sociale totale par ces figures qui incarnent au plus haut point et en même temps l'identité et l'altérité absolues, l'extraction modeste et l'occupation du sommet de la société, la capacité à être totalement soi-même, singulier entre tous, mais aussi condensation du tout de la société. C'est ce fil que suit *Michel Dion* dans son étude sur Lady Di, mise en série avec Evita Peron et Madonna. Belle étude de symbolisme appliqué.

ÉLÉMENTS POUR UNE ANTHROPOLOGIE DU SYMBOLIQUE

Aussitôt qu'on commence à parler du symbolisme concret, on se retrouve confronté à des figures de don, de donateurs, de rivaux. Voilà qui n'est pas évident sans doute pour ceux qui entrent dans la question du symbolisme par la porte de la psychanalyse, et notamment lacanienne (ou legendresque). Ceux-là dans le symbolique verront d'abord la figure de la Loi (ou de la dette) et prendront pour son symbole par excellence le nom du père. Et celui de la mère? demande *Mireille Chabal*, dans un article qui risque de faire

date parce qu'il met en lumière le pendant absent du lacanisme (phallocratique ?). Qu'on nous permette de traduire le débat dans les termes du paradigme du don : les hommes, les pères, en se donnant des femmes (et donc des enfants) scellent les alliances qu'on pourrait dire horizontales. Entre pairs. Entre contemporains. Mais le don de la vie ne suit pas le même circuit, il est par nature vertical, transgénérationnel. Et c'est dans ce don-là, celui qui règle les rapports entre les générations, que les femmes (et le nom de la mère) interviennent non plus en tant que dons elles-mêmes mais comme donatrices.

Derrière le symbole, il y a donc bien le don. Mais derrière le don ? La réciprocité, comme le pense avec M. Chabal *Dominique Temple* ? Le symbolisme, est-ce autre chose que l'exigence de réciprocité ? D'une réciprocité complexe, qui ne se ramène nullement à l'équivalence, et qu'il conviendrait de penser à travers la logique du tiers non exclu de *Stéphane Lupasco*, l'épistémologue à la fois maudit, célèbre et presque totalement inconnu dont nous reproduisons ici un articulet. Plus classiquement — plus sûrement ? — *Alain Babadzan* reprend à nouveaux frais l'examen d'une notion anthropologique centrale : la notions de *hau*. Il montre à merveille comment le *hau* est un excellent moyen de contraindre les dieux à rendre (plus). Voilà qui évite de placer le sacrifice, les esprits ou la religion avant le don. Quant à lui, *Gerald Berthoud* retrace les mille et une incompréhensions qui ont entouré le phénomène du *potlatch*, incompréhensible dans la perspective du calcul économique et pourtant nullement « désintéressé ». Reste sans doute à penser des intérêts symboliques qui ne se réduisent pas « en dernière instance » à l'intérêt économique ou matériel. Et à penser aussi, argumente *Philippe Rospabé* en réponse à certaines critiques de Jacques Dewitte, un don qui ne se réduise pas à la donation.

L'HOMME QUI PREND, L'HOMME QUI DONNE

Et nous voici ainsi de retour au paradigme du don que, notamment, depuis quelques années, *La Revue du MAUSS* s'est donné pour tâche de dégager, de préciser et de développer. Il fallait s'y attendre puisque, tentons-nous de soutenir pour notre part, le paradigme du don et le paradigme du symbolisme sont une seule et même chose. Au moins en droit, et tendanciellement. *Toon Vandevelde*, dans une première synthèse, rassemble succinctement et suggestivement les éléments de base d'une conception maussienne, MAUSSienne peut-être, du don. *Jacques Godbout* se demande si, pour asseoir pleinement cette perspective, il ne faudrait pas développer avec quelque systématisme une hypothèse anthropologique symétrique à celle qui inspire le modèle économique et l'individualisme méthodologique, et substituer — méthodologiquement ou ontologiquement ? — à l'hypothèse de l'*homo œconomicus*, avant tout soucieux de prendre, celle de l'*homo donator*, avant tout soucieux de donner. Plus déroutant, mais peut-être salutaire, *Serge*

Latouche se demande s'il peut et doit exister une chose telle qu'un paradigme du don. Certains de ses arguments surprennent chez un connaisseur aussi averti du MAUSS et par ailleurs auteur d'un excellent article sur « le don mauritanien » [1993]. Tout ne serait-il pas aussi clair que l'auteur de ces lignes le croit ? S. Latouche rappelle pourtant bien en exergue que le paradigme du don ne saurait être, selon celui-ci, qu'antiparadigmatique. Voilà qui répond assez à la plupart de ses critiques, croyons-nous, à moins qu'on ne considère que toute tentative de tenir un discours un peu cohérent sur la réalité sociale et historique ne soit à coup sûr voué à l'échec. Un simple passe-temps comme un autre ? Sans doute les maussiens devront-ils considérer les interrogations de S. Latouche comme l'équivalent de cette tête de mort que le sage médiéval gardait sur sa table pour ne pas oublier de penser à mourir et pour se rappeler combien il était peu de choses. Il faudra alors que le sage maussien garde sur sa table de travail une copie de cette manifestation du scepticisme latouchien.

Sans oublier, ajouterons-nous pour finir, de lire aussi dans la partie non thématique de ce numéro, outre tous les autres articles bien sûr, ceux qui tournent autour de l'œuvre de *Henri Raynal*. Soit, outre les deux textes de H. Raynal lui-même, les articles de *Robert Misrahi* et *Belinda Cannone*. Car, par une tout autre voie, celle de la poésie, de la pensée de la joie et de l'émerveillement, c'est bien à la question du symbolisme qu'ils touchent eux aussi.

BIBLIOGRAPHIE

- BLOCH M., [1924] 1983, *Les Rois thaumaturges*, Gallimard.
- CAILLOIS R., 1967, *Les Jeux et les Hommes*, Idées-NRF.
- DOSSE F., *Histoire du structuralisme*, 1991 : Tome I. *Le champ du signe*, 1992 : Tome II. *Le chant du cygne*, La Découverte.
- FABRE D., 1996, « La symbolique. Brève histoire d'un objet », in *Une École pour les sciences sociales. De la 6^e section à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*, Cerf.
- GERNET L., 1968, *Anthropologie de la Grèce antique*, Maspero.
- GRANET M., [1934] 1968, *La Pensée chinoise*, Albin Michel.
- [1919] 1982, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Albin Michel.
- HUIZINGA J., 1972, *Homo ludens*, NRF.
- LATOUCHE S., 1993, « Le don mauritanien », *La Revue du MAUSS semestrielle* n° 1, 1^{er} semestre.
- LÉVI-STRAUSS C., 1966, « Introduction à l'œuvre de Mauss », in *Sociologie et Anthropologie*, PUF.
- SCUBLA L., 1998, *Lire Lévi-Strauss*, Odile Jacob.
- TAROT C., *De Durkheim à Mauss, l'invention du symbolique. Sociologie et science des religions*, La Découverte/MAUSS (Bibliothèque du MAUSS ; à paraître en janvier 1999).